

COLLECTIF 8

en coproduction avec
Daniel Benoin Productions

A woman is shown from the chest up, wearing a hood made of newspaper print. She is looking down and to the right. Her hands are clasped in front of her chest, holding a chain. The background is dark with faint newspaper text.

la Reliquiense

d'après Diderot

mise en scène & réalisation vidéo

Paulo Correia

adaptation pour le théâtre

Gaële Boghossian

Dossier de Presse

La Religieuse

D'après Diderot, adaptation Gaële Boghossian

Mise en scène/création vidéo Paulo Correia

Avec Noémie Bianco, Gaële Boghossian

Musique Clément Althaus

Scénographie Collectif 8 et Divine Quincaillerie

Mise en corps Michaël Allibert

Costumes Gaële Boghossian et Romain Fazi

Lumière Samuèle Dumas et Paulo Correia

Diffusion Vanessa Anheim

Production Collectif 8 / DB Productions

En collaboration avec Anthéa –Théâtre d'Antibes, L'Entre-Pont et Mediacom

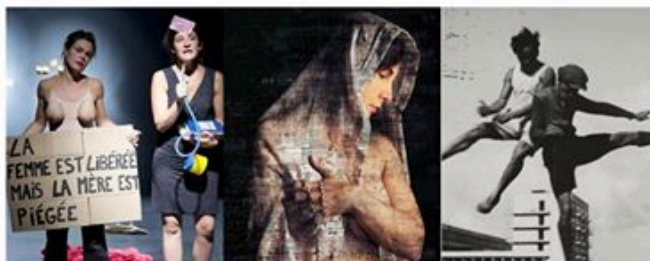
Le Collectif 8 est soutenue par la Région PACA, le Département des Alpes-Maritimes et la Ville de Nice.



COMMUNIQUE DE PRESSE
25 Juillet 2016



10^{ème} Edition Les prix « Coups de Cœur du #OFF2016 » du Club de la Presse sont attribués à ...



Aujourd'hui, au village du OFF, le Club de la Presse Grand Avignon-Vaucluse a remis pour la 10^{ème} édition ses prix « Coups de Cœur #OFF2016 » aux compagnies suivantes (par ordre alphabétique de leur titre) :

- « C'est (un peu) compliqué d'être l'origine du monde », Condition des Soies à 12h10 – Compagnie Les Filles de Simone
« Après avoir vu la pièce, on peut écrire que c'est carrément compliqué comme cela est suggéré sur les affiches ! Affres et délices de la maternité servies par la belle écriture collective de la compagnie. »
- « La Religieuse », Théâtre du Chêne Noir à 13h15 – Compagnie Collectif 8
« La compagnie niçoise Collectif 8, avec le metteur en scène Paulo Corrêa, signe ici une scénographie et interprétation remarquables pour cette œuvre majeure de Diderot. »
- « Une Vitalité désespérée », Présence Pasteur à 16h – Compagnie Scènes&Cités
« La compagnie lyonnaise dirigée par Christophe Perton nous donne un spectacle total qui nous plonge dans l'univers de Pasolini. Univers intemporel tant l'essence et la force de la pièce sont d'actualité. »

la Marseillaise

Jeunes filles euthanasiées

En ces journées sombres où la barbarie frappe à l'aveugle et où l'intolérance massacre des innocents, *la Religieuse* de Diderot sonne comme un point d'orgue.

Il n'y a pas si longtemps en France et en Europe, il y avait deux moyens de se débarrasser de jeunes filles non désirées et encombrantes : les tuer à la naissance ou les enfermer dans un couvent dès leur puberté. Aujourd'hui encore de telles pratiques subsistent... et pas très loin.

Sous couvert de religion et forts de leur autorité, certains s'autorisent toutes les infamies : violence, tortures, meurtres « rédempteurs ».

En 1760, Diderot commence un roman à la première personne où une religieuse, échappée de son couvent, sollicite l'aide du marquis de Croismare ; il laisse cette correspondance dans un tiroir qu'il n'ouvre que 20 ans plus tard sous la forme d'un feuilleton. Le roman est édité à titre posthume en 1796. Il est sulfureux et Diderot hésitait à le publier, compte tenu des nombreux ennuis qui l'accablaient à la fin de sa vie. Il est des vérités pas toujours bonnes à dénoncer...

Une mère expie sa faute

La très bourgeoise Madame Simonin a donné un sérieux coup de canif dans son contrat de mariage. De cet « égarement » naît Suzanne, fille illégitime, témoin concret d'un péché mortel.

Il faut expier donc cloîtrer l'adolescente dans un couvent. La malheureuse tente en vain de s'échapper à cet enfermement mortifère. Elle se révolte, vitupère, veut rompre ses vœux... c'est oublier le sadisme de Sainte-Christine, une supérieure prête à tous les harcèlements moraux et physiques pour faire plier la rebelle. Diderot analyse son calvaire, étape par étape laisse aucun détail de côté et démontre comment, sous couvert de grands principes religieux, ont conduit un être humain à une aliénation forcenée. On comprend que Jacques Rivette en 1966 ait voulu adapter le roman au cinéma, et le scandale qui en suivit... mai 68 n'avait pas encore rogné les ailes de la pudibonderie judéo-chrétienne.

Des mots, des images et des sons

A Nice, le Collectif 8 s'applique à marier vidéo, sons et théâtre. Les disciplines s'entrecroisent, s'enrichissent pour engendrer un objet de spectacle vivant où chacun puisera les sources de ses préférences. Les sujets abordés parlent du cheminement d'une humanité étourdie par ses facultés intellectuelles, sources de perversité et d'actes monstrueux. Médée, Antigone, L'Homme qui rit, Faust, Alice accueillent aujourd'hui Suzanne Simonin en toute légitimité.

Les camaïeux de noirs, gris anthracite et gris clair, les grilles seules et explicites éléments de décor, enferment Suzanne dans un ghetto glacé et clos d'où tout espoir de respiration libre a été minutieusement évacué.

Gaële Boghossian, qui signe également l'adaptation théâtrale, est une narratrice au sourire pervers, à la diction tranchante ; témoin privilégiée de l'euthanasie d'une innocente, elle semble jubiler à conter ce labyrinthe de tourments... ce qui déclenche, parfois, quelques oasis d'humour noir. Tour à tour, mère coupable et vengeresse (on pense bien sûr à

Médée), Sœur Sainte-Christine au sadisme joyeux des pires sévices, puis Sœur Supérieure de Sainte-Eutrope, obsédée sexuelle qui transforme le couvent en un lieu de plaisir, elle dénonce, par un jeu sec, au second degré, les dangers de ces femmes plus proches du diable que du Bon Dieu ! Noémie Bianco est très émouvante, insecte pris au piège des manigances du pouvoir, familial ou religieux. Son jeu, à l'inverse de sa partenaire, reste très réaliste pour que le spectateur ne s'égaré pas dans quelque fiction confortable.

Les réalisations vidéo et la mise en scène de Paulo Correia s'affinent à chaque spectacle et brillent ici d'une sobriété ascétique qu'aurait aimé Diderot, tout comme les compositions musicales de Clément Althaus, véritables partenaires des mots et des émotions du philosophe. Une réussite harmonieuse au service d'une œuvre alarmée et alarmante qui n'en finit pas, hélas, de déranger.

J.L. Châles
Jeudi 21 juillet 2016



C'est un rêve éveillé qui se transforme en cauchemar, celui d'une femme recluse contre son gré qui lutte jusqu'au bout de ses forces pour recouvrer une liberté qu'elle obtiendra dans la clandestinité. L'histoire de Suzanne est celle d'une jeune fille contrainte par ses parents, pour de prétendues raisons financières, de prononcer ses vœux au terme de son noviciat. C'est en réalité parce qu'elle est une enfant illégitime que son père la rejette et que sa mère entend ainsi expier sa faute. On sait que l'histoire s'inspire de faits réels dont Diderot s'empare pour écrire ce roman violemment anticlérical, en plein Siècle des Lumières, afin de dénoncer l'univers du couvent, son aliénation des êtres qui y vivent dans l'inutilité sociale et une promiscuité propice aux dérives morbides et mystiques.

Noémie Bianco et Gaële Boghossian, superbes comédiennes dont l'affrontement offre un sommet dramatique, nous font revivre cet itinéraire torturé, dans une approche esthétique qui mêle théâtre et cinéma, arts visuels, création numérique et musicale, le tout au service de la dramaturgie la plus efficace. Un univers glacé, comme celui des couvents, d'une élégance extrême pour cette pièce fascinante qui brille de mille feux malgré l'univers sombre qu'elle décrit.

Luis Armengol
Lundi 25 juillet 2016

III On adore

Suzanne Simonin a 16 ans, attire les regards des prétendants de ses sœurs ainées

De père inconnu, pour éviter tout déshonneur, sa mère décide de l'enfermer dans un couvent pour qu'elle prononce ses vœux. Eprise de liberté et de justice, pleine de vitalité, Suzanne se rebelle. Les supplications maternelles, les duplicités des autorités religieuses, la menace d'opprobre publique, font que Suzanne cède et prend le voile dans un état d'aliénation. Son caractère affirmé la mène rapidement au conflit avec toute autorité, l'empêchant de vivre selon ses convictions. Elle refuse cette société qui pour assurer l'ordre social accepte d'enterrer vivante des jeunes filles qui pour la plupart se suicident, deviennent folles ou s'abrutiront.

De cette pièce, Diderot fait un plaidoyer humaniste retentissant, en faisant le procès de toute autorité abusive, qu'elle soit étatique, religieuse, familiale.

Deux comédiennes sur scène interprètent ce texte humaniste.

L'une joue avec justesse et sensibilité les différents états d'âme de Suzanne, ses convictions, ses luttes, ses désespoirs, ses espérances.

L'autre successivement avocate qui révèle et condamne ce procédé d'enfermement de jeunes filles qui dérangent, de par leur naissance, l'ordre social, mais aussi les mères supérieures des différents cloîtres qui ne cessent d'accabler ou de dévoyer Suzanne. Le jeu tout en sensualité exaltée, parfois perverse, est troublant.

Le plateau est agencé en une succession de murs écrans, et de grilles figurant autant de geôles ou mères et avocate évoluent selon une chorégraphie millimétrée autour de la cage où Suzanne est enfermée.

La projection vidéo, en fonction du degré de résignation ou de rébellion de Suzanne, vient adoucir ou au contraire assombrir ce décor déjà si lugubre.

G. Brissot
17 juillet 2016

La Provence

"On se laisse ainsi immerger dans la pièce avec autant de plaisir que d'effroi pour le triste sort de ce personnage inventé par Diderot en 1796."

Gaële Boghossian et le metteur en scène Paulo Correia mettent en scène le célèbre texte de Diderot *La Religieuse*. A peine majeure, la jeune Suzanne Simonin est envoyée de force au couvent. A travers sa descente aux enfers, Diderot livre un pamphlet contre l'Église. Religieuses pleines de haines ou perverses peuplent le récit, où les comédiennes prennent à témoin le public. Elles le prient de ne pas "enterrer vivantes les jeunes créatures". Un texte résonnant d'actualité, selon Gaële Boghossian, qui a adapté la pièce : "aujourd'hui encore, on force des jeunes filles à avoir des vies qu'elles ne désirent pas. En témoignage, entre autres, les polémiques autour du port du voile".

Diderot n'hésite pas à prendre la parole dans le texte, interpellant les spectateurs par un "vous", pour mieux les alerter contre l'hypocrisie de l'Église et l'inutilité des couvents. C'est la comédienne Gaële Boghossian qui prend ce rôle de conteur. Soulignons l'incroyable énergie et adaptabilité de l'actrice, qui incarne aussi tous les autres rôles, des responsables de couvent à la mère de Suzanne. Noémie Bianco, qui interprète Suzanne Simonin, a aussi un jeu juste et fascinant.

Elles sont accompagnées d'une scénographie vidéo et d'une musique parfaitement réalisées. On se laisse ainsi immerger dans la pièce avec autant de plaisir que d'effroi pour le triste sort de ce personnage inventé par Diderot en 1796. Une belle interprétation de cette ode à la libération de la femme.

Notre avis : On adore

A.Petitdemange
Dimanche 10 juillet 2016



Libertés sans limite ?

Ne pas avoir le choix et subir, paroles et corps enfermés derrière les barreaux d'un couvent, tel est le lourd et sourd destin de Suzanne Simonin.

Enfant illégitime, elle se voit contrainte par sa mère, qui espère ainsi pouvoir expier sa faute de jeunesse, à prononcer ses vœux. Répondre positivement lui est impossible, cette volonté n'étant pas la sienne. Après les humiliations physiques et morales, l'unique opportunité est un transfert dans une autre communauté, où l'attendent séduction et folie de la part de la supérieure. Rebelle mais chaste, Suzanne accumule les souffrances. Sommes-nous réellement et uniquement au XVIII^e siècle ? N'y a-t-il pas là quelques étincelles de modernité qui chatouilleraient notre appréhension d'une société bien pensante et bien policée ?

C'est un fait, la belle langue de Diderot traverse tranquillement les époques, charriant sur la scène du Chêne Noir son lot de révolte, d'appel à la liberté, au droit à la justice, à la lutte contre l'arbitraire. L'adaptation qu'en donne le **Collectif 8** prend aux tripes, déplace le propos en nous enfermant provisoirement dans des certitudes d'un autre temps (vraiment ?), derrière des grilles que nous générons de siècles en siècles. Face à ce miroir, **Gaële Boghossian** (toujours tellement juste et troublante !) observe, relate l'incroyable récit et incarne les (im)pitoyables supérieures, tandis que **Noémie Bianco** lance, lâche ses cris d'injustice, et prend à partie l'humaine assemblée, attachée, à genou, nue et digne. Enveloppé par les créations vidéos de **Paulo Correia**, le duo laisse échapper des propos infiniment humanistes qui résonnent crûment en ce mois de juillet 2016, incontournables. À nous de les affronter, là, maintenant

Dominique Marçon
lundi 25 juillet 2016

Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, alors le paradis l'est nécessairement de mauvaises... Là est certainement tout le propos du roman *La Religieuse* de Diderot, mis en scène par l'étonnant Collectif 8. Remarquée lors du précédent festival avec un « Alice » coloré, la compagnie, passée maître dans l'art de l'habillage numérique, revient au Chêne Noir pour une bien sombre création. Sur une scène quadrillée de lourdes et grises grilles de cellules, au son des cloches et d'une monotone musique, deux femmes. L'une, narratrice, au sourire sadique, robe longue et noire, libre de ses amples mouvements, l'autre, la religieuse, en tenue de nonne, agenouillée au sol, mains enchaînées aux barreaux comme Jésus sur sa croix. C'est autant grâce au décor lugubre, mouvant, orné de projections de couvents, de forêts ou de couloirs aux vitraux peu colorés, que dans le prenant jeu des comédiennes, que s'opère la magie du spectacle.

Une magie noire qui colle avec justesse à la terrible histoire de cette religieuse cloîtrée contre son gré dans les enfers de la religion.

Alice Beguet
Lundi 18 juillet 2016

Ouvert au Public

Vu #OFF16 : « La religieuse » ou l'annihilation au nom de Dieu

Le Collectif 8 s'empare du texte de Diderot, La Religieuse, pour en livrer l'une des plus belles pièces de ce #OFF16. Retour.

Gaële Boghossian et Paulo Correia, à la tête du Collectif 8, mêlent théâtre et arts numériques dans leur création. Rencontrés l'année dernière pour leur très belle adaptation *Alice* de Lewis Carroll, leur retour se fait avec *La Religieuse* de Diderot. Cette proposition est d'une cuisante actualité.

Au début, il y a le texte de Diderot, qui raconte l'histoire de Suzanne Simonin, contrainte, par ses parents, de prononcer ses vœux religieux. Épreuves et souffrances jalonnent la vie de Suzanne, qui devient, malgré elle, objet de désir et souffre-douleur des supérieures qu'elle croisera dans sa vie de religieuse. Elle fera appel à la justice pour demander sa libération. Diderot s'est inspiré de la religieuse Marguerite Delamarre, pour écrire son roman-mémoires. Celle-ci avait écrit à la justice, afin de demander sa libération du cloître où ses parents l'avaient enfermée. Il en reprend ainsi le canevas.

Dans son adaptation, Gaële Boghossian se fait tour à tour l'avocate et les supérieures de la Religieuse (Noémie Bianco). On suit cette histoire qui place au centre de son propos, l'annihilation au nom de la croyance. Suzanne Simonin est réduite à cela, s'extraire de la vie publique afin de vivre dans la foi. La soumission, l'obéissance et la perversion sont les barreaux des cellules dans lesquelles vivra Suzanne.

Gaële Boghossian et Noémie Bianco sont parfaites dans leurs interprétations. Sans excès et avec assurance, elles donnent la puissance aux mots de Diderot, qui résonnent jusque dans les moindres recoins de la triste actualité d'aujourd'hui.

La scénographie, du Collectif 8 et de Divine Quincaillerie, évolue tout au long du récit. Les cellules se transforment au gré des rapports qu'entretiennent les supérieures avec Suzanne. Se pose alors la question du pourquoi s'en remettre entièrement à Dieu, lorsque dans sa propre demeure, l'enfermement autorise tous les harcèlements et humiliations possibles ? Ici, la maigre consolation de trouver le repos psychologique est de faire partie des favorites. Mais, c'est alors se retrouver être réduite à objet de désir.

Les vidéos, très travaillées donnent un côté surnaturel au récit. Elles sont autant d'images pieuses de l'enfer que vit Suzanne au quotidien. Paulo Correia joue avec les symboles religieux (fameuse coupole d'eau bénite dont on voit les vibrations de l'eau s'amplifier sur les murs) et enferme; ainsi, le public dans les cellules de Suzanne.

Pour Diderot, *La Religieuse* était un roman anticlérical. Avec son adaptation, le Collectif 8, tout en respectant le récit, révèle alors la portée universelle de ce texte humaniste pour en faire une dénonciation de l'endoctrinement.

La Religieuse devient alors une ode à la liberté et à l'insoumission.

Laurent Barbossou
26 juillet 2016



Un brûlot à rendre vert la cité des Papes

Sans conteste, nous tenons là le graal de la pensée critique, un joyau ciselé de saillies dont l'impertinence affûtée et raffinée à l'envi fusent jusqu'à porter à l'incandescence l'esprit brillant de Diderot, l'auteur de « L'Encyclopédie, dictionnaire raisonné des sciences et des Arts ». Sur le plateau du Théâtre du Chêne Noir – dont la vie antérieure, ironie de l'Histoire, était faut-il le rappeler « consacrée » (sic) à une ancienne église – deux actrices illuminées par la grâce (celle des Arts vivants) évoluent dans l'écrin d'une scénographie hypnotique. La mise en jeu imaginée par le Collectif 8 (nom pouvant être entendu comme un hommage subliminal adressé « à demi » à Federico Fellini) emprunte au théâtre et au cinéma le meilleur de leurs ressources respectives pour « projeter » sur scène une Religieuse délibérément libre artistiquement et divinement contemporaine dans son discours scrupuleusement vrai-faux dévôt « à la lettre ».

Au moment même où le réel insiste en attendant aux fondamentaux humains, la pensée du philosophe du siècle des Lumières résonne comme une urgence absolue. Diderot, au XVIIIème, dénonçait au travers de son roman sulfureux, l'indécence scandaleuse d'une société se soumettant au joug d'un fondamentalisme catholique qui n'hésitait pas à broyer l'existence de très jeunes filles, cloîtrées « à vie », et ce au nom du Dieu miséricordieux des Catholiques. Aujourd'hui, c'est un camion fou conduit par un fondamentaliste gagné aux thèses islamistes qui broie des vies, innocentes ou pas. Dans l'un et l'autre cas la vie humaine est sacrifiée au nom du Père, du Fils, du Saint Esprit (abus de langage), amen... ou aux cris d'Allah Akbar, mais le processus à l'œuvre est rigoureusement identique : endoctriner pour annihiler tout discernement, s'approprier une part de cerveau disponible pour étouffer toute conscience individuelle.

« Le rideau de scène » s'ouvre sur le décor d'une cellule monastique où est enchaînée une toute jeune fille, Suzanne Simonin. Son « crime » – si crime il y a ; en quoi susciter le désir de chair serait-il coupable ? – est d'avoir confié à sa mère que le prétendant de sa sœur la préférerait, elle, à celle qui lui était destinée par les vœux coupables de ses parents. Les poignets enchaînés, on la découvre traitée comme une criminelle pour avoir de plus – comble de l'ingratitude – refusé de prononcer ses vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Des flots de mots et de lettres projetés en vidéo vont ainsi déferler sur les murs et le plancher de la cellule reconstituée, envahissant le moindre espace pour rendre vivante la pensée déferlante du philosophe des Lumières. La pensée vivifiante, seul recours à opposer à l'obscurantisme prêché par les litanies liturgiques du discours religieux. Les jeunes filles enterrées vivantes dans les couvents n'ont plus d'histoire, elles deviennent des vierges folles, se suicident (on leur offre comme voie de sortie du monde d'ici-bas les profondeurs d'un puits) ou bien se dessèchent jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est justement cette « absence d'histoire », cette chronique d'une mise à mort programmée que Diderot dépeint avec la force de ses écrits lumineux seuls susceptibles d'éclairer les ténèbres des dérives mortifères de la Sainte Eglise.

Pour soulever cette chape de silence pesant que la société bien-pensante, secondée « fidèlement » par un esprit religieux mû par des intérêts de classe trouvant racine dans le terreau ô combien fertile des névroses – névroses qu'il (dé)génère et/ou sur lesquelles il prend appui -, le Collectif 8 imagine un dispositif ancré dans les ressources contemporaines offertes par le cinéma. Ce faisant, il jette de fait un pont entre deux époques séparées par trois siècles. Ce lien « imagé » dément toute solution de continuité, aucune rupture en effet dans les prétentions réitérées de mainmise du religieux sur les affaires d'ici-bas.

Ajouté à cette invention d'une efficacité redoutable, le jeu subtil des deux comédiennes (mises en scène superbement par Paulo Correia qui assure aussi la création vidéo) se répartissant la dualité du personnage de Suzanne Simonin, à la fois victime abattue et observatrice avisée de ce qu'on lui inflige : tandis que l'une donne à voir les affres de sa situation, l'autre, toute de douceur violente, dissèque les processus à l'œuvre en prenant en charge la parole de Diderot.

Ainsi les névroses des supérieures qui dirigent les couvents successifs où Suzanne Simonin (être fictif de papier créé de toutes pièces par Diderot selon le procédé littéraire de cristallisation métonymique, à prendre comme « une étude de cas ») est « accueillie » – « incarcérée » conviendrait mieux à la situation – échappent-elles à l'atmosphère confinée où elles se développent, telles des bactéries en terrain humide, pour éclater au grand jour. Panel plus que parlant de ce que leur propre « enfermement » produit, ces névroses se répartissent entre sadisme avéré et sexualité hystérique à satisfaire en milieu contraint.

Quant à la clôture de cette plongée en terres carcérales religieuses, elle met en abyme l'action (« stop, action » nous sommes aussi au cinéma) et la pensée qui la « réfléchit » (au sens où un miroir réfléchit une image) au travers de la projection de phrases chocs du philosophe des Lumières... Les couvents et la non-existence claustrale qu'ils génèrent sont-ils indispensables à la vie ? Qu'en est-il des préceptes affichés par la religion au regard des actes posés ? L'hypocrisie mortifère et le fanatisme dément qu'elle produit (à l'insu de son plein gré) ne sont-ils qu'avatars d'une créance divine à passer au compte des pertes et profits humains ?

Cette production éclairée présente toutes les qualités esthétiques et philosophiques propres à lui accorder, malgré – ou plus exactement « à cause de » – l'esprit critique qu'elle déploie avec une pertinence aiguë à mesurer à l'aune de son impertinence foncière, notre absoluteion... sans réserve aucune. A voir... absolument.

Yves Kafka
16 juillet 2016



Deux actrices dans un tissu visuel

Peu favorable au monde ecclésiastique, Diderot donne des couvents de femmes une bien sévère image dans *La Religieuse* ! Mais il s'est inspiré d'une histoire authentique, celle d'une sœur du couvent de Longchamp qui, se plaignant de divers sévices, déposa une requête auprès de la justice dans l'espoir d'être rendue à la vie civile. Elle perdit son procès mais le grand philosophe en fit l'héroïne d'un récit qui fit grand bruit. Suzanne devient religieuse pour échapper à son milieu familial. Dans son premier couvent, elle est l'objet de persécutions et vit entourée de déséquilibrées. Acceptée dans un autre couvent, elle est l'objet de manifestation de tendresses de la supérieure qui s'avèrent tout à fait intéressées : celle-ci aime les femmes d'un amour tyrannique et attend de Suzanne un abandon amoureux. Suzanne recouvrera la liberté, mais pour entrer dans une nouvelle existence pauvre et pitoyable.

L'adaptation de Gaële Boghossian ne suit pas le livre à la lettre. Elle partage le récit entre deux personnages féminins qui sont deux faces d'une même personne. L'une conte le destin de Suzanne à l'avant-scène. L'autre joue la religieuse enfermée sur la scène elle-même. Mais ce qui donne la singularité du spectacle, c'est son caractère de théâtre vidéo. Alors que tant de metteurs en scène jouent avec gratuité des instruments électroniques,

Paulo Correia est un maître du genre et sa troupe, le Collectif 8, une référence. Ceux qui ont vu leurs précédentes réalisations, *Médée* de Corneille ou *L'Homme qui rit* d'après Hugo par exemple, savent que, pour eux, la composition visuelle et sonore naît d'une profonde réflexion sur le texte et a le double rôle d'une architecture et d'une enveloppe sensorielle. Correia crée un décor toujours changeant qui, malgré sa mobilité, délimite l'aire de jeu. Ici, c'est un sentiment de cage, d'embastillement qui domine. Cette prison visuelle toujours renouvelée est un jeu plastique mais surtout une énorme iconographie liée au thème de la pièce : images d'église, de couvents, de geôles, de tableaux, de symboles... Comme si l'on libérait une partie de la « data » stockée sur l'enfermement à caractère religieux par toutes les mémoires du monde et comme si, choisie, mise en forme, cet album en mouvement venait ajouter au texte et à l'action un savoir ample et imagé.

Dans le tissu des lignes, des dessins, des visages, des paysages et des graphies (l'écriture même de Diderot), Gaële Boghossian et Noémie Bianco sont à l'opposé de l'abstraction, jouant les codes les plus sensibles du jeu théâtral. Ce moment, orchestré également comme la représentation symbolique de la progression des femmes dans un monde qui les oppresse, est tout à fait fascinant.

Gilles Costaz
28 juillet 2016

Blog Lusionnelle.com

Comme chaque année depuis trois ans, mon Festival OFF en Avignon commence **au Théâtre du Chêne Noir**. [Alice](#) d'après le roman de Lewis Carroll, adapté par le collectif 8, j'ai encore une fois eu très envie de faire de cette première journée un succès théâtral.

Résultat : **je suis conquise**. Par la programmation du Théâtre du Chêne Noir, par mon choix de premier spectacle au festival, et par le collectif 8.

Cette année, c'est un texte difficile, humaniste et actuel, que le collectif a choisi d'adapter. **La Religieuse d'après le texte de Diderot n'était pas un choix évident**, et j'avoue avoir hésité à le placer en première ligne pour le festival. Mais ayant confiance en la qualité que j'y trouverai, je me suis finalement lancée. **Et pour quel plaisir**.

Un des charmes du Collectif 8 est **ce rapprochement entre cinéma et théâtre**, autant dans le décor que dans la mise en scène ou le choix et l'utilisation de la musique. Un décors d'ailleurs simple mais efficace : des portes de cellules de part et d'autre d'une cellule au centre amovible. **Un lieu confiné, étroit, sombre, glacial, qui nous plonge dans l'ambiance du récit**. Les projections sur l'ensemble du lieu, qui complètent et se mélangent au décor aussi bien qu'aux personnages, sont de natures multiples. De la mise en abyme des lieux (une église, des couloirs obscurs...) aux montages vidéos en ouverture/fermeture ou à des moments clés, tout sert à nous plonger dans l'atmosphère, emphase de l'horreur vécue.

Il me faut également souligner les excellentes actrices : Gaële Boghossian (qui avait d'ailleurs été sublime dans [Alice](#)) et Noémie Bianco, **deux voix puissantes, deux présences incroyables sur scène**. Si la narration de Gaële Boghossian est un peu en-deçà de ce qu'elle offre dans ses interprétations de personnages, son jeu de narratrice se révèle par la suite avisé : elle évite en effet toute sur-dramatisation qui aurait alourdi et desservi le texte. Le sourire toujours rivé sur son visage glisse tout le mordant de l'ironie, de l'absurdité, et dénonce par contraste l'horreur. Noémie Bianco n'est pas en reste : toute **en justesse et sans jamais perdre pied**. Bravo aux actrices, quel talent.

Et puis, il y a évidemment le texte, incroyable et terriblement d'actualité, qui dénonce l'inhumanité de l'intégrisme religieux. L'isolation et l'enfermement au sein d'une communauté étroite et refermée sur elle-même, et par conséquent, la perversion de l'âme, où conduit l'endoctrinement imposé à l'être.

En peu de mots : **une véritable découverte pour ma part et un vrai régal de théâtre**. A découvrir.

12 juillet 2016